



Rubrique : Lacan sens dessus dessous

La bêtise du signifiant

Michèle Elbaz s'entretient avec Martine Versel

Martine Versel — J'ai isolé une phrase qui fait mouche au début du Séminaire *Encore* : « le signifiant est bête¹ ». Elle est précédée de « Pourquoi pas ? » : *Pourquoi pas le dire, le signifiant est bête*. Mais « le signifiant est bête » n'est pas une réponse à une question. Ce qui m'a surpris à la lecture, c'est d'entendre une résonance par rapport à un point subjectif et symptomatique qui m'était propre : celui de penser bêtement et de dire des bêtises ; pas simplement dans le cadre de l'analyse, mais l'inquiétude de dire des bêtises en parlant. J'avais l'idée préconçue qu'au fond la substance pensante était intimement liée au mot, car, pour moi, dans ma pratique professionnelle du signe, en tant que linguiste, les mots ressemblaient comme deux gouttes d'eau aux signifiants et à leurs effets de signifiés. Mon analyste avait énoncé cette phrase lors d'une séance : « le signifiant est bête ». Je me suis alors précipitée sur le Séminaire *Encore*. Je l'avais déjà lu, mais ne m'y étais pas vraiment arrêtée. C'était vraiment un effet retour de lecture grâce au symptôme. Cette phrase, « le signifiant est bête », se lit à l'aune de la phrase qui la précède : « C'est ce qui va nous permettre d'avancer notre bêtise pour trancher que peut-être bien elle n'est pas, comme on le croit, une catégorie sémantique, mais un mode de collectiviser le signifiant. » C'est, je crois, tout l'empan d'une expérience dans une cure, mais c'est aussi le trajet mené par Lacan dans son enseignement.

Michèle Elbaz — Dans les quelques pages qu'il consacre à la bêtise Lacan dit, certes, que sa « présence seule est sa bêtise² » à être là, devant son auditoire pour lui parler mais il dit aussi que seul le discours analytique approche la question de la bêtise et la prend en charge, tandis que les autres discours la fuient : *le discours analytique se supporte de la dimension de la bêtise*. Il donne à la bêtise un statut très particulier au regard du signifiant ; La bêtise concernerait donc le signifiant en tant que tel. Comment comprendre cela ?

Martine Versel — On peut le comprendre de deux manières. D'une part, la bêtise, c'est le prédicat pour tous les signifiants. D'autre part, cette phrase permet de faire entendre que *collectiviser*, c'est du côté de la fuite du sens, c'est-à-dire que cela ne s'arrête pas. Le Séminaire XX vient mettre un point – comme celui à la fin d'une phrase qu'on achève –, dans le parcours

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 24.

2. *Ibid.*, p. 17.

de l'enseignement de Lacan sur le signifiant et sur sa valeur tels qu'ils sont appréhendés dans le premier enseignement. Ce sont les prémices de ce qui est repris dans « L'étourdit ».

Michèle Elbaz — Cela ne s'arrête pas, c'est donc le *encore* ?

Martine Versel — Quand on est dans l'ordre du signifiant (temps du premier enseignement), c'est, comme tu le dis – *encore* – des effets de sens. Lacan dans le Séminaire *Les Psychoses* vante le signifiant et ses effets de sens, ce qui, dans l'expérience analytique, peut mettre de l'ordre, voire orienter, le désir – c'est une boussole.

On connaît l'anecdote qu'il raconte, celle de ce capitaine sur son navire. Il voit quelque chose au loin, un objet. Que fait-il alors ? Il donne les éléments, note les faits, pour qu'il soit couvert, pour enregistrer. Par cette anecdote, Lacan signale que le signifiant vient toujours recouvrir quelque chose, en l'occurrence ce point au loin que le capitaine voit sans savoir ce que c'est. Donner par l'ordre du signifiant un effet de sens, voire une signification, est une façon de se couvrir. Or, dans *Encore* quand il dit « collectiviser », il fait valoir autre chose du signifiant.

Dans le Séminaire *Encore*, Lacan scande que le signifiant et ses effets de signifiés s'inscrivent au point même où, dans le réel, il n'y a pas de sens.

Michèle Elbaz — Du fait du ratage du réel, ça continue à parler ?

Martine Versel — En effet. C'est aussi un ressort de la cure, Lacan le fait valoir dans ces pages consacrées à la bêtise du signifiant. Il souligne que l'invitation faite au patient de dire ce qui lui vient, c'est pour le charmer et pour l'inviter à dire ce qui lui passe par la tête. Le foisonnement des signifiants s'inscrit dans l'absence du rapport sexuel qui demeure, pour l'être parlant, un impossible à dire.

Michèle Elbaz — Dire des bêtises, c'est nécessaire dans une cure...

Martine Versel — Absolument, c'est le fil de la cure même : au fond, on ne dit que des bêtises à l'endroit du réel, puisqu'on est dans l'ordre du signifiant et du sens. Il faut en passer par les bêtises pour que l'association libre opère dans la cure. Il faut ce temps de la bêtise du signifiant.

Michèle Elbaz — Ne peut-on pas dire qu'à la fin de son enseignement il remplace *bêtise* par *bévue* ? Ne crois-tu pas que la bêtise est le fait de ne pas toucher au réel, de n'en rien vouloir savoir, tout en le faisant valoir par les formations de l'inconscient, en le ratant ?

Martine Versel — Tout à fait. D'ailleurs, il y a l'éclairage fort intéressant que donne Jacques-Alain Miller de cette phrase de Lacan « le signifiant est bête ». Dans la leçon du 22 novembre 1995 du cours « La fuite du sens », il signale que, dans l'intervalle de son cours, il a donné une conférence en Amérique latine sous le titre « Adieu au signifiant », où il déboulonne l'idole qu'a pu être le signifiant. C'est ce dont témoigne le Séminaire *Encore*, qui est un Adieu le signifiant !

Michèle Elbaz — Adieu en un seul mot ?

Martine Versel — Voilà – *Adieu* – en un seul mot. Tu fais bien de faire entendre l'équivoque parce que l'assistance, pour revenir à cette conférence de J.-A. Miller, est quelque peu ébranlée d'entendre : *Adieu le signifiant*, car c'est un des concepts majeurs apportés par Lacan. Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », il écrit que le

signifiant est crucial. J.-A. Miller précise que si l'assistance est perturbée, elle en est, en même temps, soulagée. Sans doute en raison de ce que dévoile cet adieu au signifiant. C'est, il est vrai, un certain ravalement de tout l'apport que Lacan élabore dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». Ton équivoque *Adieu/À Dieu* est très pertinente, car J.-A. Miller, en employant le syntagme *Adieu le signifiant*, n'hésite pas à dire du signifiant que c'est une « idole conceptuelle ». Il fait sortir cette idole conceptuelle de son *ronronnement*³ et il note que le signifiant pourrait être conçu autrement que comme un meuble à sa disposition. Il y a un effroi et une satisfaction à faire tomber l'idole. Ne peut-on dire que ces affects seraient aussi ceux qui traversent l'expérience analytique ? Effroi, désarroi à faire l'expérience que le signifiant et ses effets de sens ne sont que des semblants.

Michèle Elbaz — *Adieu le signifiant, c'est-à-dire Adieu le sens ?*

Martine Versel — Adieu le sens, oui.

Michèle Elbaz — Ça se décolle et s'isole du sens. Le discours analytique prend appui sur le signifiant en tant que tel, qui va se décoller du sens, pour, à la fin, rouler pour lui-même, si j'ose dire, produire un dire au plus près du réel, serais-tu d'accord ?

Martine Versel — Oui, il va se décoller du sens. C'est également faire advenir la dimension de la lettre et de l'écriture, et là c'est autre chose.

Michèle Elbaz — Finalement, ce que tu dis là est une des façons de répondre au plus près possible à la question qu'il pose : « Comment sortir de la bêtise ?⁴ » Une question cependant : dans le discours analytique ce qui est produit, en bas à droite, c'est le S_1 , « le sublime de la bêtise⁵ » ; est-ce le S_1 obscurément pris dans *lalangue* du parlêtre qui nourrit la bêtise inauguralement, avant de chuter ?

Martine Versel — Avec le terme de *lalangue*, il y a une accentuation, que fait valoir J.-A. Miller dans le commentaire qu'il apporte de la conférence « La Troisième » de Lacan. Il dit que *lalangue* en un seul mot accentue qu'il « y a dans la parole quelque chose qui est d'*avant* la distinction du signifiant et du signifié⁶ ». Il fait cette comparaison avec le ronronnement du chat, ce vibrato de tout le corps de l'animal – Lacan dit qu'on peut l'étendre à l'homme. Je reprends les mots de J.-A. Miller : « la langue n'est pas faite d'abord pour dire, mais pour jouir. "*Lalangue*", que Lacan écrit en un seul mot, ou plutôt d'une seule traite, est notre ronron ».

Michèle Elbaz — Il dit que dans les autres discours, la bêtise est ce que l'on fuit, alors que le discours analytique, lui, l'approche, il l'« assoit dans son droit⁷ ». Ce n'est pas un usage uniquement dépréciatif du terme *bêtise*. D'ailleurs, en nous disant que la bêtise (du signifiant), elle, n'est pas bête, il se prive de glisser vers un métalangage...

Martine Versel — C'est vrai que si cette phrase m'a autant accrochée, c'est bien parce que je l'ai entendue dans le malentendu du sens commun, dans la méconnaissance du réel qu'elle

3. Cf. Lacan J., « La Troisième », in Lacan J., *La Troisième* & Miller J.-A., *Théorie de lalangue*, Paris, Navarin, 2021, p. 8.

4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, op. cit., p. 17.

5. *Ibid.*, p. 18.

6. Miller J.-A., « Commentaire sur la Troisième », in Lacan J., *La Troisième* & Miller J.-A., *Théorie de lalangue*, op. cit., p. 54.

7. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, op. cit., p. 19.

dévoile, à savoir : la bêtise serait une faute quant au sens. Plus justement, je dirai à présent qu'il ne s'agit pas tant d'un défaut quant au sens que de quelque chose qui fait défaut...

Michèle Elbaz — ...et qui passe à la fin de son enseignement à la bévue nécessaire ?

Martine Versel — C'est cela. La bévue est d'avant l'inconscient des formations langagières de l'*inconscient interprète*⁸. Cela ne disqualifie pas ce dernier, mais oriente la fin de son enseignement et c'est une boussole pour la pratique analytique : « cela décale l'Autre en Un, faisant surgir cette nappe de semblants qui enveloppe la pratique de l'analyse⁹ ». On passe ainsi de l'articulation signifiante au « *motérialisme*¹⁰ » du signifiant, à la matière, bris, débris de la langue.

Le fait qu'« on ne sait pas ce qu'on dit quand on parle¹¹ » éclaire un autre aspect de la bêtise du signifiant au profit de sa matière. La bêtise est, à ce titre, de bon aloi. C'est également accentuer que le discours analytique n'est pas un discours qui met aux commandes le sens.

Michèle Elbaz — Quand tu dis matière, on peut dire aussi *moyen de jouissance* ? J.-A. Miller dit : « satisfaction spécifique du corps parlant¹² ». Ça m'a fait penser aussi au petit Hans qui parle de ses *bêtises*. Peur du cheval à la place de l'horreur de la castration. C'est une bêtise et en même temps ça n'en est pas une, il opère une métaphore.

Martine Versel — Oui, ce n'est une bêtise que si l'on va du côté d'une signification qui aurait valeur d'explication par exemple. Mais dans la fonction et dans la dimension phobique que revêt le cheval, le signifiant *cheval* vient à la place d'un autre signifiant. Lorsque Lacan donne la définition du sujet comme *représenté par un signifiant par un autre signifiant*, cela ne veut pas dire que le sujet est bête. Il y a la bêtise du signifiant, et le sujet se sert du signifiant pour combler la foncière béance de la signification quant au sexuel – comme dans le cas du petit Hans.

Michèle Elbaz — Est-ce que tu veux dire que le sujet, lui, n'est pas bête ?

Martine Versel — Oui, le sujet n'est pas bête, il dit des bêtises plutôt. En outre, il croit être maître de son discours, de sa parole. Je trouve passionnant que, justement, dans ce Séminaire *Encore*, Lacan fasse une place, dans son propre discours, au jeu de l'équivoque. C'est une indication concernant la *praxis* de la psychanalyse.

Lacan, dans son dire, nous déplace comme lecteur hors du terrain du sens. Comme tu le soulignes, ce décalage de l'Autre, c'est la bévue. Ce n'est plus s'inscrire dans le sens, c'est plus énigmatique. Sans doute en posant la bêtise du signifiant, la fuite du sens, le sens à tire-larigot, Lacan ouvre-t-il la voie à la bévue, c'est-à-dire à cet en-deçà de l'inconscient interprète.

Michèle Elbaz — Pourrait-on dire que, pour Lacan, le signifiant est bête en tant qu'il ne délivre aucun savoir sur le réel ? Il utilise le mot *savoir*, donc cela suppose qu'il y aurait une ignorance dans le signifiant.

8. Cf. Miller J.-A., « L'interprétation à l'envers », *La Cause freudienne*, n° 32, février 1996, version CD-ROM, Paris, Eurl Huysmans, 2007, p. 9-13.

9. Miller J.-A., « En-deçà de l'inconscient », *La Cause du désir*, n° 91, novembre 2015, p. 104, [disponible sur Cairn](#).

10. Cf. Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *La Cause du désir*, n° 95, avril 2017, p. 13, [disponible sur Cairn](#).

11. Lacan J., Le Séminaire, livre XXV, « Le moment de conclure », leçon du 20 décembre 1977, inédit.

12. Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, version CD-ROM, Paris, Eurl Huysmans, 2007, p. 20.

Martine Versel — Oui, c'est le signifiant bête parce qu'il ne délivre aucun savoir quant au réel. C'est le seul outil, tout en n'étant pas le bon si on le conçoit à partir de la première définition lacanienne qui définit le signifiant comme un élément de la chaîne signifiante : le S₁ appelle un S₂. Dans cette perspective, le signifiant est d'un au moins deux. C'est le paradoxe qu'on entend bien dans la manière dont Lacan emploie le substantif *bêtise* ou encore l'adjectif *bête* et il fait tourner cela d'une façon très claire. C'est se servir de cette bêtise pour s'en passer, si je peux oser cette formule. C'est l'arc de l'expérience analytique.

D'ailleurs, dans *Dissolution*, il abandonne le terme de *signifiant*. Il va jusqu'à dire que la parole est obscurantiste. Précisément, il pousse la dimension de la bêtise du signifiant jusqu'à énoncer : « Ce que l'inconscient démontre est tout autre chose, à savoir que *la parole est obscurantiste*.¹³ » Si l'on avait cru obtenir, grâce au signifiant, un effet de révélation, de savoir, d'interprétation, nous voilà déçus.

Énoncer « la parole est obscurantiste », c'est jeter le discrédit sur la parole. C'est pourquoi la question de la langue va jouer d'une autre manière de ce malentendu entre le signifiant est bête, la bêtise du signifiant. La langue vient comme point de jonction entre les deux, me semble-t-il.

Michèle Elbaz — Le bon sens serait la chose la plus bête ?

Martine Versel — Oui, à l'instar de Lacan dans son tout dernier enseignement, l'*obscurantisme de la parole*, le bon sens, c'est se situer du côté de l'autre ; la langue est de l'ordre de l'Un.

Michèle Elbaz — C'est presque une sous-modalité de collectivisation !

Martine Versel — C'est même une modalité de collectivisation. C'est ce que J.-A. Miller appelle la langue de la tribu. C'est parler la langue de la tribu... il en faut, bien sûr, on la parle, mais le discours analytique fait valoir l'exception, pas au sens du *pour tous* versus *l'exception*, mais de la singularité de celui qui a une langue qui n'est pas celle du bon sens... J'avais cette idée, que Lacan fait sentir, que si l'on prend la langue au sens d'un outil linguistique, elle est à l'extérieur de soi. Et si on prend la langue, en un seul mot, celle qui percute le corps, c'est celle qui est infiltrée de jouissance. C'est la jouissance du corps parlant, ce n'est donc pas la même.

Michèle Elbaz — J'avais idée, je me trompe peut-être, que la langue de la tribu c'est la langue, cette nourriture que dispense la nourrice, la mère, dans sa dimension imaginative, celle qui *nourrit la bêtise*¹⁴. Est-ce que tu l'apparenterais au bon sens ?

Martine Versel — Alors peut-être que je me trompe aussi, c'est à vérifier, mais il me semblait que parler la langue de la tribu, c'était parler la langue venant de l'Autre – cela peut donc tout à fait être la langue maternelle.

Michèle Elbaz — Oui, mais est-ce le bon sens ? sauf à jouer sur ce syntagme. De toute façon, la langue vient de l'autre, de l'Autre bien sûr ; mais dans le *bon sens* j'y vois ce qui se dépose de norme, de morale ordinaire des mœurs du moment, de dérobade ou ventriloquisme du sujet dans ce qu'il dit, sortes de « vérités » banales tombées dans le domaine du commun et de personne ; or, il n'y a pas de sens commun...

13. Lacan J., *Le Séminaire, Dissolution*, in *Aux confins du Séminaire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Navarin, 2021, p. 67.

14. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, op. cit., p. 19.

Martine Versel — Oui, la langue qui nous vient de l'Autre n'est pas le bon sens, n'est pas homologue au bon sens. Peut-être que chacun la subjectivise. Peut-être que ma langue de la tribu était vraiment frappée du sceau du bon sens...

Michèle Elbaz — Quand Lacan introduit la question de la bêtise en précisant que celle dont il parle, c'est « celle qui conditionne [...] *encore*¹⁵ », comment l'entendre ?

Martine Versel — Lacan poursuit : « Néanmoins, il est clair que je ne peux pas me mettre dans une position de retrait de dire qu'*encore* et que ça dure. C'est une bêtise puisque moi-même, j'y collabore, évidemment. Je ne peux me placer que dans le champ de cet *encore*. » Dans ce Séminaire, l'*encore* est plurivoque, évidemment. Il va jouer de l'équivoque d'*encore*. C'est l'insatiable de la jouissance – Lacan équivoque sur le *joui-sens*, c'est le *encore un mot de plus*, un mot à venir *encore et encore*. Mais c'est aussi *en-corps*, ce qui fait entendre quelque chose de nouveau : le corps percuté par des signifiants ; et là, c'est encore une autre modalité.

Michèle Elbaz — Percussion du signifiant en tant que tel et corps percuté pas par n'importe quel signifiant...

Martine Versel — Avec cet usage du signifiant *bête*, « le signifiant est bête », il y a, non pas le côté péjoratif, mais l'élan que cela donne à l'expérience analytique elle-même. « Le signifiant est bête » à ne pas pouvoir boucher les trous, le trou de ce qui ne peut jamais se dire, de l'impossible à dire, du non-rapport sexuel. C'est une façon, en même temps, de faire tourner le statut du signifiant dont il dit un peu plus tard que c'est à prendre non pas comme une idole conceptuelle, mais comme une énigme, que cela le situe du côté de l'énigme.

Michèle Elbaz — Et l'équivoque ?

Martine Versel — Cela ouvre la question de l'équivoque, de la capacité à concasser la matière sonore des mots. On est vraiment aux antipodes du bon sens, de la bêtise du bon sens. En discutant avec toi, je me rends mieux compte comment, à partir de cet énoncé qui m'avait accroché eu égard au malentendu de la langue, eh bien, ce seul signifiant – *bêtise* – permet de suivre ce qui caractérise le discours analytique qui lui, se détache des autres discours. Lacan énonce que le signifiant n'est plus celui qui se déplace selon la métaphore ou la métonymie. Il met en valeur l'énigme du sens, celle qui ne se résout pas par le bouchage du sens, qui signifie et qui explique.

Michèle Elbaz — Oui, qui délire au moyen de l'élucubration ! D'où sa question : « Comment sortir de la bêtise ? »

Martine Versel — Est-ce qu'on peut sortir de la bêtise ?

Michèle Elbaz — Juste le temps d'un éclair, d'un *kairos* peut-être à la fin de l'analyse ? Pour tomber sur S(A), ce signifiant du manque dans l'Autre ?

Martine Versel — J'ai envie de ponctuer que la fin de l'analyse serait la « rencontre avec S(A), comme Lacan l'indique en 1977 dans son Séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre ». La fin de l'analyse, c'est le signifiant, le signifiant sans valeur, sans la valeur de sens du signifiant au regard de l'impossible à dire.

15. *Ibid.*, p. 17.

Michèle Elbaz — C'est vrai ; et sa question, « Comment sortir de la bêtise ? », n'est pas équivalente à *Comment sortir du signifiant ?*

Martine Versel — C'est exact, on ne sort pas de la bêtise, sauf à dire que la fin de l'analyse permet d'aller jusqu'à l'incomparable de chaque Un.

Michèle Elbaz — Décorrélé du S₂...

Martine Versel — Voilà.

Michèle Elbaz — Cela attise une certaine curiosité, car l'ignorance n'est pas pour autant l'envers de la bêtise, le savoir non plus. Comment cela se corrèle-t-il ? Parce qu'il y a quand même un certain savoir qui résulte de la fin de l'analyse ; et une ignorance en même temps.

Martine Versel — Là encore, sur ces deux champs que sont le savoir et l'ignorance, on voit bien que si on les prend du côté du sens, ce n'est pas la même chose que si on les prend du côté du signifiant hors sens. Je trouve que cela désinvestit la question de l'ignorance. L'ignorance, me semble-t-il, c'est le fait de découvrir, à la fin de l'analyse, qu'il n'y aura aucun fin mot pour dire l'impossible. Alors que l'ignorance de l'ordre signifiant pousse à le dire, fait croire qu'il y aura toujours un sens à venir, encore, encore et encore – c'est la passion de l'ignorance.

Michèle Elbaz — J.-A. Miller parle du principe de *encore*, de la répétition comme forme fondamentale du signifiant ! Dès lors, dans le discours courant, l'antonyme de cette bêtise, c'est l'intelligence... l'intelligence serait donc bête ?

Martine Versel — Je dirais, et c'est peut-être un point de vue plus subjectif, que c'est la pensée.

Michèle Elbaz — L'intelligence, c'est la pensée ?

Martine Versel — Oui. C'est ce que Lacan fait valoir. Il aborde ce point. S'intéresser à « cette substance en exercice ¹⁶ » qu'est la pensée. Il rappelle, je reprends la lecture de *Encore* : « Depuis, ce *je pense* qui, à se supposer lui-même, fonde l'existence, nous avons eu un pas à faire, qui est celui de l'inconscient. ¹⁷ » C'est un rappel du cogito cartésien – *Je pense donc je suis* – Ce qui a permis d'aborder le sujet comme celui qui s'énonce à chaque fois qu'il dit, et, dans ce passage-là du Séminaire, le *Je pense*, c'est l'intelligence. L'intelligence au titre de déni de l'inconscient, c'est-à-dire un *Il n'y a pas d'inconscient*. Lacan va dans ce sens – c'est provocateur, mais, à le lire, il va jusque-là me semble-t-il.

Michèle Elbaz — Ajoutons qu'il peut dire à propos du sujet obsessionnel qu'il « est *pense* ¹⁸ » !

Martine Versel — Pour conclure, j'ai trouvé stimulant de s'arrêter sur ces deux signifiants : *bête* et *bêtise* que l'on trouve dans *Encore*. Cela permet de cerner ce qui distingue le discours analytique des autres discours et cela donne une perspective sur le trajet effectué par Lacan dans son enseignement au moment du Séminaire XX. Mais c'est aussi bien un éclairage sur l'expérience analytique de la cure quand elle a chance de se conclure.

Michèle Elbaz — Donc, après avoir opéré une disjonction du signifiant et du signifié, ne chercher ni à conclure, comme tu disais, ni à saisir une signification dernière, un dernier mot.

16. *Ibid.*, p. 24.

17. *Ibid.*, p. 25.

18. Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *op. cit.*, p. 20.

Il nous restera peut-être à approcher la valeur de ce que J.-A. Miller appelle : le « signifiant d'exception », qui est une écriture – pour reprendre ton mot – de $S(A)$, « signifiant à la fois supplémentaire par rapport à l'ensemble de tous les signifiants qui représentent le sujet, et en même temps s'inscrivant en moins dans l'ensemble des signifiants qui représentent le sujet »¹⁹, dit-il. Manque de signifiant dans l'Autre... Point d'annulation de la bêtise ?

Martine Versel — J'apprécie la façon dont tu éclaires le signifiant d'exception et sa temporaire annulation de la bêtise grâce à l'expérience analytique.

Michèle Elbaz — Merci beaucoup pour ce parcours éclairant et au débotté !

19. Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *op. cit.*, p. 13.